

LA VÉRITÉ SUR L'ÎLE DE TAITI.

Ce n'est pas seulement la grande réunion méthodiste des missions de Londres, qui naguère assemblée à Exeter-Hall, s'est répandue en plaintes, en invectives, en menaces envers la France, à l'occasion de l'expulsion du trop célèbre Pritchard, et surtout de l'établissement français à Taïti; tout le journalisme protestant d'Allemagne et de Suisse semble s'être donné le mot pour déplorer l'extinction de la véritable lumière évangélique dans les îles de la Société et dans tous les immenses parages de l'Océan austral. A les entendre, rien n'était plus anti-faisant par les philanthropes de toutes religions et de tous les pays, que la facilité dont les missionnaires anglais avaient doté les populations de ces îles, et qui allait se perdre sous l'influence catholique française, influence qui les amènera à un état de barbarie plus déplorable que le premier, car, comme l'on sait, l'idolâtrie romaine est bien pire que le paganisme des sauvages; les sacrifices humains sont bien moins impies que la messe des papistes.

Bien que le plus simple bon sens suffise pour réduire ces doléances à leur juste valeur, il eut cependant n'être pas sans intérêt de connaître la situation réelle qu'a faite à ces îles lointaines le méthodisme anglais; et comme l'intégrité des témoignages, c'est à dire l'impartialité des témoins, est, en ce cas, le véritable critérium de la vérité, nous allons la puiser dans le récit d'un officier de marine russe, qui, à raison de sa nationalité et de la confession protestante à laquelle il est attaché, paraît réunir en lui toutes les conditions d'un narrateur véridique et impartial.

Le capitaine de vaisseau Otton de Kotzebue, chargé de la direction d'un voyage autour du monde, qui, de 1823 à 1826, put parcourir toutes les zones du globe, n'avait pas manqué de visiter le petit archipel des îles de la Société. L'extrait suivant de son journal de voyage, imprimé à Weimar en 1830, donne sur la situation de Taïti des renseignements précieux à recueillir et à publier dans les circonstances présentes.

Après des tentatives faites depuis l'année 1797 pour obtenir la conversion de ces peuples, dit l'officier russe, tentatives qui étaient demeurées sans succès, les missionnaires anglais parvinrent enfin à introduire ce qu'ils appelaient le christianisme parmi les Taïtiens, et à gagner à leur cause le roi de Taïti. Mais ce succès fut comme une étincelle tombée dans une tonne de poudre, elle produisit une explosion terrible. La nouvelle religion fut imposée aux habitants par la force. Par ordre du roi, tous les marais furent détruits et leurs ruines dispersées. Qui oserait refuser de croire à la doctrine nouvelle était mis à mort; une fureur de tigre s'était emparée de ces hommes jadis si paisibles et si doux. Le sang coula par torrents; des tribus entières furent exterminées; un très petit nombre seulement parvint à échapper en se réfugiant sur les montagnes les plus hautes et du plus difficile accès. Quelque temps après, Pomaré, chef de la petite île de Taboua, soumit tout le groupe des îles de la Société, et s'étant rendu maître de tout cet archipel, établit sa résidence à Taïti. Il finit aussi par se laisser baptiser, et mourut chrétien calviniste, encore dans la force de l'âge, des suites de l'usage excessif des liqueurs spiritueuses que s'empressaient de lui fournir les navires de ses nouveaux co-religionnaires. Il avait pris pour ces dangereuses boissons une insurmontable passion, bien qu'il n'en mécomût pas les redoutables effets; car souvent, en son état d'ivresse, on l'entendait s'écrier: O roi! tes pores, aujourd'hui, gouverneraient bien mieux que toi! Les missionnaires mirent à profit la minorité du fils de Pomaré pour persuader aux Taïtiens d'accepter une constitution rédigée par eux. Le deuil que répandit sur toute l'île la mort du dernier roi empêcha toute protestation; il ne faudrait pas conclure toutefois que cette constitution ait rendu plus heureux les habitants de Taïti; mais telle est l'influence que les missionnaires exercent sur ce peuple, qu'il exécute tout ce qu'ils lui ordonnent. Les Taïtiens étant habitués à la plus aveugle vénération envers les missionnaires, et n'agissant, dans toutes leurs entreprises, que par leurs conseils, on comprend que qui ce soit ne parvient ni ne peut se maintenir au parlement, ni dans un office de judicature, lorsqu'il s'agit de leur part le moindre mécontentement, vu qu'au moyen de leur constitution ils se sont érigés en souverains spirituels et temporels du pays. Leur indienne politique s'est principalement dévoilée à l'égard du pouvoir qu'ils laissent au tuteur du jeune roi. Cet homme se distingue par une corruption si énorme qu'à peine elle lui permet de marcher, mais il se distingue très peu par ses qualités intellectuelles, de sorte que cette masse de chair, qu'à une certaine distance on serait tenté de prendre pour quelque animal inconnu et propre à ces climats, trouve très commode de servir

de simple porte-voix aux missionnaires. Et pour que leur puissance fût plus assurée dans l'avenir, l'éducation du jeune roi fut exclusivement confiée au missionnaire Noll. Il existe encore un fils du roi vaincu que les missionnaires ont exclu du droit de régner, et, afin de consolider le règne du jeune Pomaré, ils ont imaginé de le couronner solennellement. Il est remarquable qu'à cette occasion, ce n'est pas l'acte constitutionnel, mais la Bible qui lui fut présentée; n'y aurait-il pas là-dessous quelque fallacieuse réserve des missionnaires? Si la constitution venait à produire d'autres résultats que ceux qu'ils en attendent, en sorte que les Taïtiens, encouragés et mûris, essayassent de se débarrasser de leurs tuteurs, l'élève de Noll pourrait, en tout droit la renverser et se conduire, en toute sûreté de conscience, d'après la règle qui est fournie et suivant les explications qui lui en seraient données. La religion et une bonne constitution politique peuvent rapidement tirer un peu ple de l'état sauvage pour l'élever au plus haut degré de civilisation; mais le contraire peut également arriver. Or, comment cette double puissance a-t-elle agi sur les Taïtiens? Le christianisme véritable aurait bientôt placé ce peuple, doué de si heureuses dispositions, au niveau des nations les plus civilisées; mais la doctrine de ces missionnaires n'est pas le véritable christianisme. Une religion qui a besoin, pour être introduite dans un pays, de la force, n'est pas la même, pas la véritable religion chrétienne. Une religion qui défend jusqu'aux plaisirs les plus innocents, qui, par la récitation continuelle et monotone de prières rigoureusement prescrites, tue l'esprit et paralyse toute force morale, ce faux christianisme des missionnaires a produit à Taïti quelque peu de bien et beaucoup de mal. Elle y a introduit l'hypocrisie, ainsi que la haine et le mépris de tout ce qui professe d'autres croyances. Elle fait abroger les holocaustes humains, mais, en revanche, elle a eu pour résultat le sacrifice de vies humaines infiniment plus nombreuses que celui qu'exigeait le culte idolâtrique de ce peuple. L'ami des Forster estimait la population de l'île de Taïti à 130,000 âmes au moins; et quand l'on admettrait même qu'il s'est trompé de 50,000 âmes, il en resterait encore 80,000 au moins. La population actuelle n'étant plus que de 8,000 âmes, il s'ensuit qu'en un petit nombre d'années, elle a diminué de neuf dixième au moins. C'est la sanglante importation de la religion des missionnaires qui y a joué le rôle des plus meurtrières épidémies. Les misérables restes de ce peuple si cruellement livré à la mort, ont perdu tout symptôme de plaisirs et de vie; leur admirable industrie a presque entièrement disparu. Leurs légères embarcations, si admirées des Européens, n'existent plus, et si se montrent inaccessibles à l'industrie des peuples civilisés. Les sévères défenses des missionnaires ont rendu muets ces flûtes qui, avant eux, appelaient au plaisir et à la joie. Tout amusement est aujourd'hui réputé coupable. Mais si la religion des missionnaires n'a propagé parmi les insulaires ni instruction ni bonheur, l'on en peut dire autant de leur constitution. Ils apprennent, chez eux, à lire et à écrire quelque peu; tout autre savoir est mauvais. Il est bien vrai que les missionnaires, pour la plupart, au moins, seraient fort incapables de leur donner une instruction plus étendue; mais il paraît aussi que la pensée de régner plus facilement sur des hommes ignorants et stupides est pour eux, un principe de haute politique. Prier et obéir, c'est l'ensemble de leurs injonctions, et ce peuple opprimé est conduit par le bâton à la prière. Un officier de police spécial est chargé de veiller à ce qu'il se rende exactement au temple et aux maisons dites de prière. Je l'ai vu remplissant ses fonctions: il est armé d'un bambou, et semblable au plus brutal des bergers, il pousse et conduit son troupeau aux pâtures spirituelles. Le missionnaire Wilson, qui, depuis bien des années, réside à Taïti, est un homme de basse condition; c'était originairement un grossier matelot qui, tout à coup, a pris goût aux études théologiques. Chez nous il est exigé, de tout homme qui aspire à l'enseignement religieux, de s'y être préparé par une éducation soignée et par de fortes études suivies dans les écoles et dans les universités. La Société des missions de Londres est moins exigeante. Un demi-sauvage dont l'esprit est obscurci de quelques dogmes que lui donne un matelot mal élevé, lui paraît un sujet parfaitement prédisposé à la tâche de catéchiste.

C'est aux efforts de ces missionnaires, artisans ou brocanteurs, que la Société de Londres doit les éclatants succès de sa prédication évangélique à Taïti. Nous déclinons tout injurieux parallèle entre ces déplorables effets du prosélytisme protestant dans les îles de la mer du Sud et les magnifiques résultats des travaux apostoliques de nos missionnaires aux îles Gambier, par exemple, et en d'autres archipels de ces mêmes parages; mais, de peur que les